



Marc Bernard publia un premier texte à la mémoire d'Eugène Dabit dans l'hebdomadaire La Lumière au lendemain de sa disparition brutale, survenue le 21 août 1936 à Sébastopol lors du fameux voyage en URSS d'André Gide.

Né en 1898, l'auteur d'Hôtel du nord était un amoureux de Minorque et initia Marc Bernard à la beauté sauvage des Îles Baléares d'avant-guerre. De nombreux traits communs rapprochaient les deux auteurs, d'origine modeste. Ils se retrouvèrent acteurs du Groupe

des écrivains prolétariens en 1932 avant de suivre deux voies distinctes. Alors que Bernard retrouvera son indépendance, Dabit, lui, rejoindra l'Association des Écrivains et des Artistes Révolutionnaires proche du Parti communiste, en novembre 1932, sans grande conviction toutefois. Pas plus Dabit que Bernard ne furent hommes de parti. Un souci d'indépendance qui n'empêchera pas l'auteur de Train de vies de poursuivre fidèlement son œuvre: «Écrivain prolétarien ? Il le fut avec une constance dont témoignent ses livres» écrit Marc Bernard dans La Lumière, comme en écho à sa propre fidélité à ses origines prolétariennes.

DABIT EN VISITE

LA diversité des témoignages tendant à recréer l'image d'un être disparu, nous montre combien, sous l'apparente et grossière unité d'un homme, les traits peuvent être multiples; chacun dans l'écheveau choisissant le fil qui lui paraît cerner de plus près le visage de celui qui n'est plus, je parlerai donc d'Eugène Dabit chez moi.

Car le souvenir le plus vif que je garde de Dabit est celui de ses visites, alors que j'habitais, rue Campagne-Première, une immense et

étrange maison aux longs couloirs dont les murs étaient tapissés de toile de sac.

Eugène Dabit, pendant assez longtemps, avait eu du mal à s'y retrouver; il se perdait aux croisements des couloirs, où, comme l'escalier, sans que rien prévînt le visiteur, se prolongeait jusqu'à la cave, il arrivait que Dabit descendît dans ces régions ténébreuses. Il me contait ces mésaventures en souriant.

Une main légère heurtait doucement la porte. J'allais ouvrir. Je le revois entrer, avec sa frange de cheveux bruns sur le front; je le revois s'asseoir sur un tabouret, devant la grande baie vitrée qui s'ouvrait sur une cour silencieuse.

— Bonjour, Marc Bernard.

Il aimait appeler les gens par leur nom. Souvent, un lainage dépassait de sa poche: c'était son maillot de bain. Avant d'aller se jeter dans l'eau de la piscine, Dabit venait me serrer la main.

Il entrait chez moi sans rien heurter, sans changer de place le moindre objet. Et dès qu'il était là vous vous sentiez exactement à sa

hauteur. Il est des gens qu'on voit d'en bas, ou d'en haut; on a l'impression qu'il faudra crier pour qu'ils vous entendent, ou parler à mi-voix, bref, qu'on ne pourra pas être en face d'eux tout à fait naturel. Avec Eugène Dabit, rien de pareil; il était juste à hauteur d'homme, à votre hauteur.

Bien des choses nous rapprochaient et, par-dessus tout, notre commune origine ouvrière. J'ai éprouvé souvent combien c'est là un lien puissant. Des hommes comme Dabit et moi ne se sentent jamais tout à fait à l'aise sur le terrain de ce qu'on appelle la culture. Ils savent que, si leur expérience de la vie est peut-être plus large que celle de bien des écrivains, ils ignorent une foule de choses essentielles, que la question la plus simple peut les prendre au dépourvu, faire apparaître cruellement une lacune. Aussi encore que, bien entendu, nous n'en eussions jamais parlé, cela créait entre nous une sorte de complicité. Nous avançons en éclaireurs, avec prudence dans cette chasse gardée, pleine de chausse-trapes.

Eugène Dabit en avait pris son parti,

vaillamment, sans témoigner jamais de cette morgue à rebours, trop commune parmi les écrivains d'origine ouvrière: je suis ce que je suis.

Et je l'aimais aussi pour cela.

J'étais assis devant la baie vitrée, me gelant en hiver, en slip en été, occupé à lire, à écrire, à rêvasser.

— Vous travaillez, Marc Bernard?

Quand je lui disais mon inquiétude, il s'impatientait. Penché vers moi, comme s'il me conseillait — et, au fait, c'est ce qu'il faisait — roulant du bout des doigts de la main droite une boulette inexistante, dans un mouvement qui lui était habituel quand il expliquait quelque chose, il disait en secouant la tête:

— Écoutez, Marc Bernard, quand j'ai achevé un livre, je sens que je suis allé à l'extrême limite de mes possibilités (un mot dont il se servait souvent), que pour le moment je ne pourrais faire mieux. Alors à quoi bon s'obstiner, s'épuiser inutilement? Plus tard... plus tard nous ferons mieux. Mais à vouloir se dépasser ainsi, trop tôt, on n'arrive à rien de bon. Vous ne pensez pas? Je prends ce que la

vie me donne; je me sers des matériaux que j'ai à portée de la main. Tenez, je songe à un livre que j'appellerai *Étrangères*, eh bien, j'ai connu chacune des femmes que je montrerai...

C'est ainsi, sans tourments, sans hâte inutile, que l'on construit une œuvre, une pierre après l'autre; il suffit de veiller à ce que chacune d'elles soit bien posée, l'architecture de l'ensemble se dégagera d'elle-même. Ceci il ne le disait pas, mais je sentais combien profondément il le pensait.

— Faisons de notre mieux, pour le reste...

Il levait un peu les bras, les mains écartées, comme il eût dit: le reste ne nous regarde pas.

Parfois il faisait une grimace:

— Ce que nous racontons, nous, est triste... Où voulez-vous trouver de la joie en montrant des ouvriers, des banlieues parisiennes? Cela sent la misère, mais je ne puis rien faire d'autre. Je ne peux peindre qu'*eux*. Quelques-uns ont de la chance, ils montrent des forêts, des paysans, mais nous, nous ne pouvons pas. Et il faut pourtant que je fasse ce que je fais. Au fond, quoi, je parle en leur nom, n'est-ce pas?

Je suis l'un d'eux, qui a la chance d'écrire. Si je ne parlais pas d'eux ce serait comme une trahison, ne trouvez-vous pas? Mais je vais me renouveler en écrivant un livre sur les Baléares, il s'appellera *L'Île*. Là j'aurai la mer, le soleil, des couleurs vives et plus gaies. Il faut que vous alliez voir les Îles. On y vit pour rien. Cinq ou six cents francs par mois. Je loue une cabane à un pêcheur, et c'est là que je travaille le mieux. J'écris et je nage. Vous ne savez pas combien, de là-bas, l'Europe peut paraître lointaine avec ses haines, ses guerres, son désordre. Oui mais, nous ne devons pas trop nous éloigner, ajoutait-il aussitôt. Et cette eau! Elle est tiède et si claire! Elle est d'une telle qualité!

Il roulait l'eau entre ses doigts.

— Quand on plonge, on descend là-bas au fond, vers ce sable, ces algues, ces roches, avec une impression de légèreté au milieu de cette lumière qui remue, se brise, se reforme... Non, on ne peut pas expliquer. Il faut le voir.

Quand je lui parlais de Port-Cros, il secouait la tête:

— Non, il n'y a que là où l'eau ait une pareille

transparence. Une plaque de verre. On se jette dedans. On croit toucher le fond d'un coup de reins: il y a dix mètres de profondeur! Pour l'espagnol, je me débrouille un peu, assez mal. Ils parlent une espèce de patois qu'on a du mal à comprendre. J'aime beaucoup les pêcheurs. Je suis très bien avec eux. Et les fruits, les poissons, les légumes, sont pour rien. Une tomate — comme ça — coûte quelques centimes. Je fais ma cuisine. Vous n'aimeriez pas ça, vous! C'est très bon marché! Je vis pour rien, là-bas. Tandis qu'ici!... Aux Baléares pour cinq pesetas — il prononçait pezete — on peut très bien vivre. Vous devriez venir, Marc Bernard.

Chaque fois qu'il parlait des Îles Baléares, il s'animait.

— Comment! votre père était de Majorque, et vous ne connaissez pas les Îles!

Il en était indigné.

— Une cigarette?

— Non, merci. Vous savez bien que je ne fume pas.

Il ne fumait pas, il ne buvait pas, il menait l'existence la plus saine qui soit. Il allait à la

piscine en hiver deux ou trois fois par semaine; il s'habillait sans grande recherche, mais d'une façon confortable. Il ne donnait aucune prise matérielle à la vie, rond et poli comme un galet. Je l'ai toujours considéré comme un sage, et avec un peu d'envie pour tant de raison, de sagesse.

J'avais l'impression qu'il mettait de l'ordre autour de lui avec de petits gestes précis, qu'il était merveilleusement à l'aise dans la vie. Il me donnait à chacune de ses visites la nostalgie de la netteté, de la légèreté. Je me sentais tout empêtré de passions, de désirs, de vices, d'inquiétudes quand il était là, pareil à un homme lourdement vêtu devant un nageur au corps nu, frotté d'huile. Je lui en voulais un peu, chaque fois, de me rappeler plus intensément mes misères, mes faiblesses, par sa seule présence.

J'avais la bouche amère, j'étais tourmenté par mille objets — plus ou moins réels — et il entraînait, son slip dans la poche, le cou à l'aise dans sa chemise, avec son sourire d'enfant malin.

Mais non, mais non, avait-il l'air de me dire, ce n'est pas ainsi qu'on doit vivre! Regardez-moi!

Et cette aisance n'était pas le fruit d'un effort, une conquête, mais un don magnifique, qui venait de la légèreté de son sang, d'un équilibre, d'une prudence naturelle, d'un instinct très sûr qui lui faisait éviter tout ce à quoi il aurait pu se déchirer, s'affaiblir. Il glissait.

— Il y a longtemps que vous n'avez pas vu Paulhan?

Il faisait une moue.

— Il n'aime pas beaucoup ce que nous faisons. Évidemment, ça n'est pas drôle. Mais je ne peux pas faire autre chose; ce serait une trahison. Je veux servir.

C'était un de ses grands soucis: servir.

— Je sais bien que l'on ne fait pas la révolution avec des livres, mais tout de même, Marc Bernard, tout de même... si nous y contribuons, si peu que ce soit, c'est toujours ça.

Il était économe comme une fourmi en toutes choses.

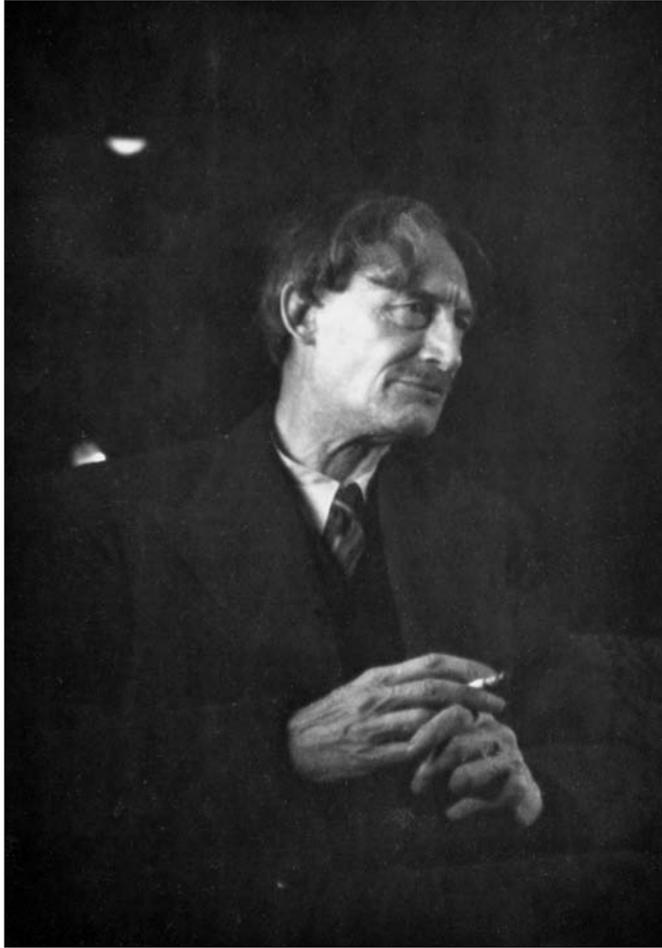
Je l'ai rencontré pour la dernière fois, la veille de son départ pour l'URSS, chez Jean Paulhan. Nous sommes allés jouer au ping-pong, dans le jardin. Lors de notre dernière partie, je l'avais battu sans effort. Mais entre-temps il avait fait de tels progrès que ce fut mon tour d'abaisser pavillon. Il riait de mon étonnement. Comme je le félicitais :

— Oh, ça n'a pas d'importance, disait-il.

Mais il était très fier. Il avait apporté à apprendre ce jeu, l'application, la ténacité, la patience qu'il mettait en tout ce qu'il entreprenait.

C'est la dernière image que je garde de lui : le sourire modeste, la joie enfantine de la victoire, de ce garçon qui courait en bras de chemise, à la poursuite des balles légères et blanches. Au-delà il n'y a plus rien, que le vide, une ville lointaine et pour moi fabuleuse...

Je l'aimais bien.



Henri Barbusse (1873-1935), *publie en août 1926 le récit prolétarien Bandiera Rossa de Marc Bernard dans les pages littéraires de L'Humanité qu'il dirige.*

L'année suivante, suite à la parution de son Jésus, Marc Bernard adresse à Barbusse une lettre enflammée: «Jeter un voile épais sur les religions, détourner les yeux, se contenter de la fausse victoire du silence, méthode chère à certains pseudo-marxistes, c'est laisser la foule désarmée devant ce phénomène. Il n'y a contre la religion

qu'une victoire qui compte, c'est la vôtre, celle de la raison».

Aussi, lorsque l'auteur du retentissant Feu (prix Goncourt 1916), crée l'hebdomadaire culturel, scientifique et politique Monde en 1928, Marc Bernard trouve un support à la mesure de ses convictions révolutionnaires.

Si les tentatives successives de mainmise communiste vont petit à petit épuiser sa relation à Monde — où il assure la critique littéraire jusqu'en 1932 — cette expérience sera décisive pour l'autodidacte Marc Bernard, tant sur le plan de la culture politique et des rencontres intellectuelles que sur celui de la confiance morale.

BARBUSSE PROPHÈTE

IL y a près de vingt ans, mes amis Lucien Coutaud et Rouveret m'attendaient avec des airs mystérieux et importants sur le seuil de notre hôtel Jules César (décevant des Nîmois ne pouvaient loger ailleurs).

— Tu as une lettre de Barbusse, me dit Rouveret.

De sa toute menue écriture, Barbusse avait inscrit au dos de l'enveloppe son nom et son adresse. C'était la réponse à un conte que je lui avais envoyé, une longue et déjà amicale

réponse. Avec l'exaltation de cet âge, il me parut que la gloire me tendait la main.

Nous ne devions plus cesser de nous écrire, mais c'est seulement au moment où il créa *Monde* que je le rencontrai. Il était très grand, bien qu'il fût voûté, très maigre et parlait d'une voix sourde. J'aimais aussitôt le sourire qui éclairait son visage tourmenté, le remplissait de bonté et d'indulgence.

Nos rapports furent en partie gâchés par la contrainte qu'impose à un jeune homme la présence d'un aîné trop célèbre; redoutant à la fois de paraître flagorner et de décevoir, je me taisais le plus souvent. De plus, trop abstrait, Barbusse ne pouvait avoir de contact direct avec les gens. Il s'y efforçait pourtant, avec maladresse. Bientôt le volume de sa voix grandissait, Barbusse agitait ses mains immenses, frémissantes, qui se rejoignaient, s'écartaient, s'abaissaient, saisissaient un objet sur le bureau, le reposaient, et par un tour irrésistible de sa façon d'être il passait aux idées générales : on était tenté de tourner la tête pour chercher derrière soi la foule des meetings. Il semblait

qu'il ne pût concevoir l'homme que dans ce qu'on appelle la masse, aussi n'avait-il que mépris pour toute espèce d'analyse, où il ne voyait que décadence.

— Défiez-vous de ces poisons, me dit-il plusieurs fois. Tout raffinement lui étant suspect, il souhaitait une critique massive ne s'embarassant ni de justice ni de nuances, tirant un trait noir sur certains des grands noms de la littérature contemporaine.

Son goût allait à la synthèse, et son besoin d'unir l'entraînait parfois vers des rapprochements imprévus qui jetaient la consternation dans son camp. La haine étant sans doute ce qui lui demeurait le plus lointain, là où certains lançaient l'anathème il ne voyait que conjonctures pouvant être modifiées. Cela tenait sans doute à ce qu'il imaginait au-dessus de l'homme d'énormes superstructures économiques ou éthiques à quoi celui-ci était presque étranger. C'est du moins ce qui paraissait ressortir de ses conversations à cœur ouvert.

Il y avait en lui un côté Wells : il se laissait aller à des rêveries étranges ; c'est ainsi qu'il me dit

que l'avion changerait notre vue des hommes, que nous ne découvririons plus que leur aspect collectif. « De haut, au-dessus de leurs places, de leurs villes ». Et ses grandes mains passaient lentement à hauteur de ma tête. Mais je me refusais passionnément à devenir fourmi.

Cette vision le tenait profondément. De son passé d'ancien combattant il semblait qu'il eût gardé une conception « stratégique » de l'homme, à la façon d'un général qui ne pourrait imaginer l'humanité que sous l'aspect de bataillons, de masses de manœuvres d'où l'individualité est totalement absente. A cela près que la bonté de Barbusse réchauffait ces abstractions, qu'elle leur donnait une âpreté prophétique, leur assignait les buts les plus nobles. Car dans tout ce qu'il disait on retrouvait l'accent du *Feu*.

Vraiment Barbusse gardait la guerre sans cesse présente à l'esprit ; quand il en parlait, on sentait que ces images demeuraient pour lui aussi chargées d'horreur que lorsqu'il les contemplait sur les champs de bataille.

Et son tenace espoir était que la guerre

s'anéantirait par la perfection monstrueuse et grandissante de ses moyens de destruction ; il aimait la comparer aux gigantesques bêtes antédiluviennes que l'excès même de leurs proportions a condamnées à disparaître en rendant leur adaptation impossible à de nouvelles formes de vie.

Nous l'écoutions alors comme nous aurions écouté un prophète qui, sans se soucier d'une réalité immédiate et vaine, nous aurait parlé d'un monde à venir. Et, certes, une part de nous-mêmes résistait à cette éloquence, ce qui demeurait en nous de cartésien critiquait à l'instant cette vision trop schématique, controuvée par tant de faits de tout ordre, mais pourtant nous ne pouvions nous retenir parfois de céder à la parole puissante, de voir en Barbusse une sorte de devin nous désignant de sa longue main osseuse la terre de demain.

Car jamais homme ne vécut autant que celui-ci tourné vers l'avenir.

Les Nouvelles littéraires,
13 septembre 1945